

fidèle ami.
en 2015. Je me devais d'être là : les 24
associés à tous mes bonheurs en France depuis les années
soixante-dix ?

*

J'ai rencontré Jean-François Revel après avoir suggéré son nom à un réalisateur de la radio à Montréal. J'avais admiré son brillant essai *Pourquoi les philosophes*. Comme, après, sa rupture avec le Parti socialiste, en 1970, j'avais dévoré son ouvrage percutant et limpide *Ni Marx, ni Jésus*.

Le personnage étant impressionnant, bien que je ne sois pas timide, j'étais un peu traquée à l'idée de le rencontrer. Il s'est présenté à nos bureaux de Radio-Canada et m'a accordé une entrevue d'autant plus passionnante qu'il était l'un des rares intellectuels français à tenir compte du public auquel il s'adressait, en l'occurrence les Québécois nord-américains. Je fus véritablement éblouie par les propos de cet esprit souple s'adaptant à ses interlocuteurs, dont l'humour ne masquait jamais la

tristesse qu'il noyait dans de grands crus – qu'il me fera découvrir lorsque j'aurai le privilège de me compter parmi ses amis.

Après l'entretien, il affirma avoir grandement apprécié ma façon de l'interroger. J'en fus si flattée que je bafouillai de banaux remerciements. Comme je lui confiai être en train de rédiger une thèse de doctorat sur l'ORTF, il m'invita sur-le-champ à prendre un verre au Berkeley, un bar-resto situé tout à côté des studios, avenue Matignon. Là, je lui exposai mes hypothèses de travail et, après une demi-heure, il décréta qu'il voulait un livre de moi. Et pour cause, il était directeur de collection chez Robert Laffont, ce que j'ignorais. Quelques jours plus tard, je signai un contrat en bonne et due forme. J'étais sidérée. Une banale conversation avait suffi pour qu'un intellectuel respecté, un honnête homme éminemment cultivé, me prenne sous son aile. J'avoue que, dans mon bonheur fougueux, je n'ai pas pensé que je pourrais le décevoir. J'avais uniquement signé des brûlots dans le *Quartier latin* du temps de mes études et voilà que, à trente ans, les portes de l'édition française s'ouvraient devant moi.

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi la proposition du journaliste, si admiré au sein du monde fermé des arts et lettres, ne m'a pas plongée dans l'angoisse. Avais-je tant de candeur, de naïveté ? À moins que la conviction de voir Jean-François Revel me reconnaître des qualités intellectuelles m'ait donné une assurance à déplacer les montagnes. Si cet homme se commettait de la sorte, il percevait mes capacités, c'était sûr. Et cela me suffisait. D'une timidité qui intimidait les autres, sensible comme un baromètre, il se comporta toujours en parfait gentleman et me révéla intellectuellement. Je bénéficierai même, par la suite, de quelques citations dans deux de ses essais. Toute ma vie, je m'inspirerai de ce mentor exceptionnel.